

# *Sorcière(s)*

*Par Camille Molina*

Faim. A travers les barreaux, la sorcière regarde les pieds qui passent au niveau de ses yeux par la bouche du soupirail. Elle a faim de liberté. Peut-être cette paire de bottes qui a déjà fait plusieurs allers-retours à seize minutes d'intervalles transporte-t-elle des morceaux de bois pour alimenter son bûcher. La sorcière grimace.

Faim, elle a faim. Assise par terre, elle fait comme si elle ne voyait pas les yeux de la sorcière tournés vers elle depuis déjà un moment. Tout à l'heure, on la brûlera. La mendiante relève la tête sans réussir à sourire à la pièce qui vient de tinter sur le sol. Elle a si faim qu'elle pourrait la manger.

La sorcière la regarde toujours. Tout à l'heure, elle a refusé la soupe grumeleuse qu'on lui a glissé à travers les barreaux. Elle ne veut pas manger, la liberté au creux de son ventre prend toute la place. Elle a si faim de cette liberté qu'elle pourrait manger le mur de pierre et les cordes qui la retiendront sur le bûcher. La mendiante ne la regarde toujours pas. Elle est pourtant si maigre qu'elle pourrait se glisser entre les barreaux. La sorcière se détache un instant du soupirail qui donne accès à la rue puante. Elle regarde l'écuelle de soupe que l'on n'a pas encore remportée, et c'est alors que l'idée germe. Le nez presque collé sur le sol, elle se hisse sur la pointe des pieds pour siffler.

Ça y est, sa liberté qui mendie l'a entendue. La jeune fille tourne son visage sale vers elle. C'est alors qu'elle aperçoit l'écuelle que remue l'autre. La faim qui s'était tue revient l'envahir et elle se retient de ne pas se jeter sur la sorcière. La mendiante est si maigre qu'on ne la voit plus. Elle se lève difficilement et traverse la rue sans que personne ne la remarque. Au bord du soupirail qui laisse échapper les relents fétides de la prison, les yeux de la fille dévorent le bol crasseux et la main qui le retient. Quand elle va pour s'en saisir, la sorcière lui attrape le poignet.

- J'ai aussi faim que toi, lui chuchote-t-elle, aide-moi à sortir et je te donnerais mon repas.

La fille s'est tétanisée. La main de la sorcière qui serre son bras fait rugir son estomac qui lui hurle d'arracher l'écuelle de ses mains et de s'enfuir.

- Comment ? lâche-t-elle d'une voix fantôme.

La sorcière ne sourit pas.

- Décris moi la rue. Décris moi la liberté.

Pendant plusieurs heures, la fille parle. Les passants croient qu'elle parle toute seule. Elle raconte les planches que l'on apporte au bûcher, les oiseaux dans le ciel, le clocher de la ville dont l'horloge est cassée. Elle raconte l'odeur de soupe qui s'échappe des maisons, les enfants qui rient dans les rues, le curé qui s'engraisse chez le boucher et le crépitement des feux. Elle parle des filles de joie, des chiens vagabonds, des chemins hirsutes et effrayants qui mènent hors du village. Quand sa voix flanche, la sorcière lui permet une gorgée. La soupe immonde a le goût du festin d'un roi.

La mendicante n'en finit plus de raconter. Enfin, quand elle se tait, la faim de liberté est un peu rassasiée. Un tout petit peu seulement. La sorcière aimerait la santé de la fille pour pouvoir se glisser entre les barreaux. La fille aimerait savoir ce que ça fait d'avoir un corps rond comme celui de la sorcière. Elles ont faim de la condition de l'autre.

La sorcière sait observer le soleil. Quand il tombera, on l'amènera au bûcher et on la brûlera comme celles qui ont hanté la cellule avant elle. Ces gens en colère, affamés de violence et de haine l'injurieront pour ce sang effrayant qu'elle perd chaque mois, cette mèche blanche qui pousse dans ses cheveux, ces onguents et ces savoirs qu'elle possède, le mauvais temps qui empêche les récoltes de pousser. Parce qu'elle est femme, parce qu'elle est fille de sorcière, parce qu'ils l'ont désignée. Parce qu'elle n'aime pas les hommes, parce que son ventre s'est rempli de liberté et non pas d'enfants.

Alors tout doucement, la sorcière chuchote à l'oreille de la fille qui s'est allongée devant le soupirail. Elle la nourrit des moindres miettes de sa science et de sa force. Elle lui raconte tout ce que l'on peut faire quand on est une femme, tout ce que certains hommes s'approprient alors qu'elles sont capables de le faire toutes seules.

La sorcière lui donne son appétit pour les plantes, pour la liberté, pour la solitude. Elle lui fait répéter comme une leçon tout ce que les femmes doivent savoir. Elle lui fait promettre de ne pas laisser toutes ces connaissances accumulées se faire dévorer par le feu tout à l'heure. La fille promet.

Quand on vient chercher la sorcière, elle garde la tête haute. L'envie de s'échapper lui tord le ventre, la liberté fait saliver ses yeux au moment où elle pose le pied sur une planche. Sur le bûcher, elle regarde autour d'elle. Elle voit ceux habillés de noir, jamais rassasiés de cette

chasse aux femmes. Ridicules fourmis terrorisées qui confondent la faim et la peur. Les deux sont des vides sans fond mais on ne comble pas la peur en la chassant. Au contraire, on l'affame et elle revient, toujours plus forte pour dévorer celui qui la porte.

Faim, si faim de cette liberté qu'elle n'a plus. Qu'elle a donné. Sans la voir, elle imagine la mendicante s'éloigner vers la forêt derrière l'église pour vivre de ce goût nouveau qu'elle lui a transmis. La sorcière se sent revivre en elle. La mendicante se sent revivre des connaissances de la sorcière. Son propre écho.

Alors que le feu commence à crépiter sous ses pieds, elle embrasse le regard de l'horloge éteinte du clocher. La fumée s'envole. Rassasiée. La liberté persiste. Les sorcières ne sont pas mortes.